

# Comte Alexandre de LESTRADE de CONTI

SOUS-LIEUTENANT

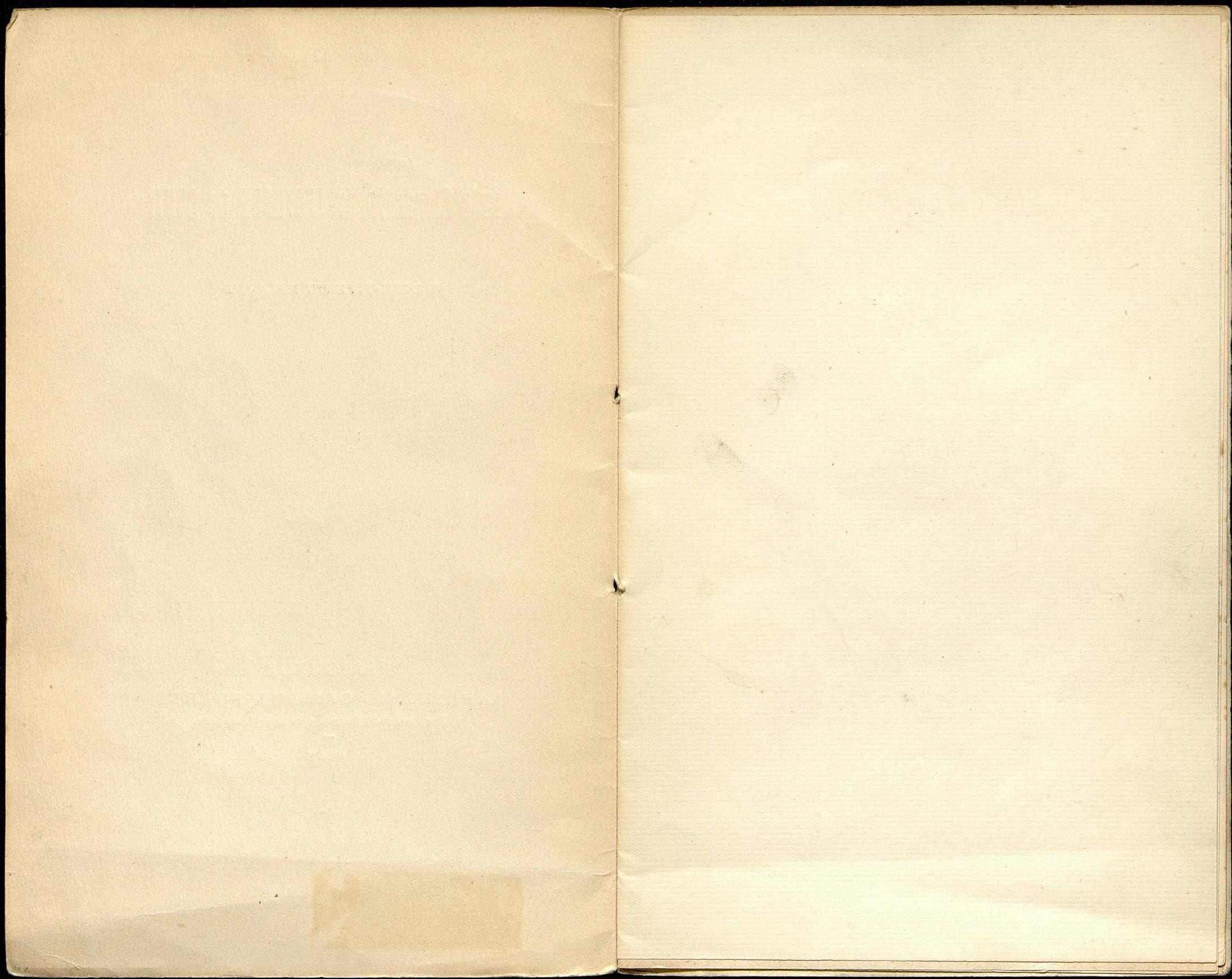


PÉRIGUEUX  
IMPRIMERIE CASSARD FRÈRES

3, Rue Denfert-Rochereau, près de la Cathédrale

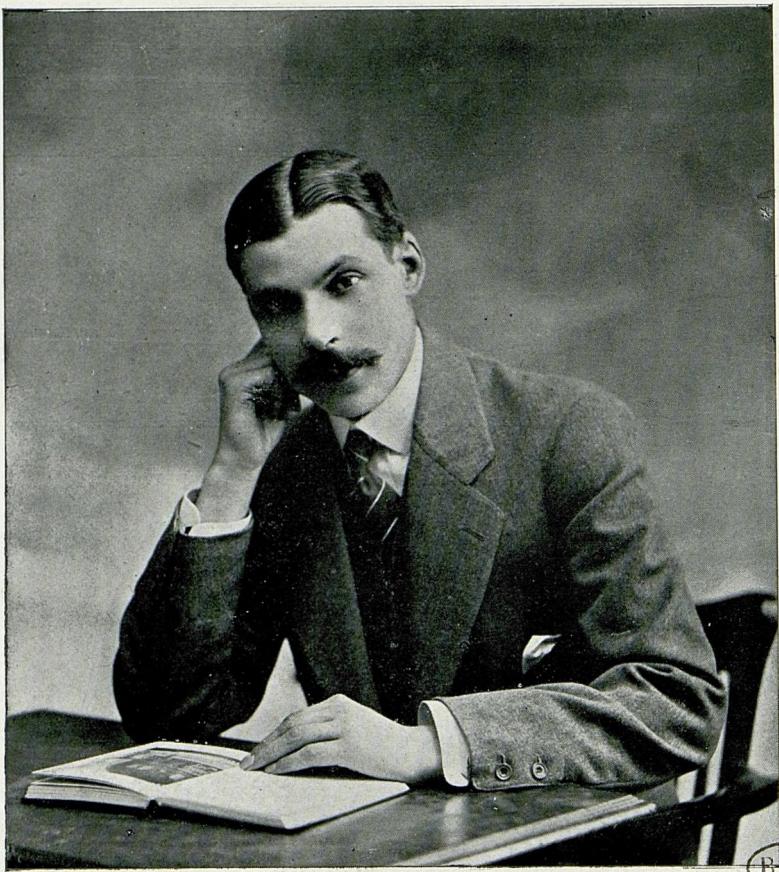
—  
1915





7311





B.PX

**COMTE ALEXANDRE DE LESTRADE DE CONTI,**

MORT AU CHAMP D'HONNEUR, LE 30 SEPTEMBRE 1914,

A L'AGE DE 28 ANS.

Il est tombé dans l'accomplissement de son devoir  
en Chrétien et en Français.

C'est du dernier soupir de nos héros qu'est fait le  
souffle immortel de la Patrie. (DÉROULÈDE.)

Lestrade

# MORT AU CHAMP D'HONNEUR

ALEXANDRE DE LESTRADE

S'il est quelqu'un, parmi toutes les nobles victimes de cette horrible guerre, à qui nous tenions à faire le salut de notre humble plume, c'est bien Alexandre de Lestrade. Nous y tenons à cause de lui et du souvenir singulier qu'il a laissé au milieu de nous, à cause du nom qui fut le sien et auquel on peut dire qu'est hautement redevable tout le clergé périgourdin comme la religion catholique elle-même, et à cause des circonstances particulièrement cruelles dans lesquelles nous avons l'immense douleur de le voir disparaître.

PZ 1310

BIBLIOTHEQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX

— 4 —

L'aîné d'une nombreuse et ravissante famille, né le 6 novembre 1886, dans cette pittoresque relique qu'est le vieux château Barrière, Alexandre de Lestrade de Conti tombe donc, avant la trentième année, au champ d'honneur. Il ne fit au collège Saint-Joseph que ses toutes dernières études. On y a pourtant gardé mémoire de lui, très fidèle et bonne et douce mémoire. On se rappelle sa belle intelligence, son esprit fin et délié, sérieux aussi, ses manières avenantes, toute cette allure gracieuse et cette native distinction. On se rappelle surtout ces dehors tout à fait agréables et charmants, cette nature si affectueuse et éminemment sympathique. Quiconque l'apercevait, l'aimait. On était prévenu par tout cet extérieur si engageant. On s'attachait ensuite, et vite, parce que la face n'était point menteuse et qu'on ne tardait guère à découvrir dans son âme des qualités foncières, qualités aussi fortes qu'aimables, qualités personnelles en même temps que qualités de race. Ceux qui ont eu à faire appel, ne serait-ce qu'une fois, au dévouement infatigable de M. le comte de Lestrade, l'éloquent avocat de tous les intérêts religieux dans notre pays, comprennent ce que nous voulons dire : pour nous, nous en parlerions savamment et de

l'abondance du cœur. Son fils avait chez nous beaucoup d'amis ; il avait pour amis tous ceux qui, l'ayant approché, l'avaient aisément connu et tout de suite apprécié. La nouvelle de sa mort y a produit la plus profonde et la plus douloureuse impression.

Il était fait, cependant, pour aimer la vie et pour y cueillir des fleurs. Il était fait pour plaire et organisé pour réussir. Il avait la vocation du succès. Tout jeune, son droit terminé, inscrit en passant au barreau de Périgueux, où ses débuts furent l'objet de la plus flatteuse attention et des attentions les plus délicates, néanmoins se sentant des ailes et répugnant à marquer peut-être trop longtemps le pas, il entra à la Banque française d'Egypte. Il s'y fit, du premier bond, une situation de choix. Le directeur eut tôt fait de deviner cette opulence de ressources et l'attacha à sa personne et aux missions de confiance et de premier ordre. Résidant habituellement au Caire, venant souvent en France, c'est dans un de ses voyages qu'il rencontra celle qui devait être l'heureuse et sitôt l'infortunée compagne de sa vie, la fille du général Coanda, actuellement chef de l'artillerie de l'armée roumaine. Le 1<sup>er</sup> mars 1914, il contractait, à Bucarest,

cette brillante union — une union étrangère, qui peut s'avouer, celle-là — que bénissait notre éminent compatriote, Monseigneur l'Evêque de Montauban. Tout, dans l'existence, lui souriait. Hélas ! comme les poètes ne représentent point un jeune homme qui va périr sans lui donner des grâces touchantes, la vie qu'on eût dit qui le comblait, lui tendait un piège : elle allait le trahir ; la mort était là.

A la déclaration de la guerre, il voulut quitter le Caire et partir sans délai. Il pouvait, en conformité avec les règlements, et en excitant d'une grave et récente intervention chirurgicale, n'être que d'un second paquebot : à la suite de démarches instantes et empressées, il prit le premier bateau en partance. Arrivé avec sa jeune femme dans sa famille le 23 août, il put y célébrer le premier demi-anniversaire de son mariage : c'était une couronne pour sa tombe. De nouveau, il lui eût été facile de retarder son départ vers la fatidique et périlleuse aventure. Mais, comme tous les héros, comme Jeanne d'Arc, il ne « durait » pas en place, tandis qu'il savait que ceux de son âge couraient à la frontière. Il ne voulut point de faveur, point d'autre faveur que celle du devoir et du danger. Il s'arracha, dès le 4 septem-

bre, à son castel enchanté de Vésone, non toutefois sans être revenu, à plusieurs reprises, visiter son cher Collège, en compagnie d'un de ses camarades, ce gentil Dereix de Laplane, tous deux superbes et vraiment à peindre dans leur tout neuf et étincelant uniforme de sous-lieutenant. Tous deux étaient à la veille de subir la même triste et glorieuse fortune de mourir pour la patrie.

Alexandre de Lestrade, parvenu sur le front, y arrivait juste, semblait-il, pour y ramasser les frais lauriers de la victoire de la Marne. Il y arrivait, plutôt, pour s'engager, à la suite d'un ordre que, soldat discipliné, il accomplissait sans le discuter, dans une de ces actions malheureuses et de ces fatales rencontres, qui attendent parfois les lendemains du plus magnifique triomphe. A peine le temps, là, comme partout, de se faire aimer de tous, chefs et soldats. — « Tenez, je vois que vous souffrez, prenez-moi ça, c'est ce qu'il vous faut dans votre cas, je le sais par expérience. — Mais, mon lieutenant, ce sont vos remèdes, et vous pouvez en avoir besoin demain. — C'est possible, mais c'est vous qui êtes malade aujourd'hui et qu'il faut guérir. » Le soldat, traité avec cette simple et fraternelle bonté, que le sort de la

guerre a ramené à Périgueux, racontait, un de ces jours, le fait en pleurant à la famille de Lestrade. En effet, il n'aurait plus besoin de remèdes, le généreux officier. Quelques heures après ce trait délicieux, le 30 septembre au matin, dans une charge violente, où il entraînait sa compagnie, à Auberive-sur-Suippes, dans la Marne, le sous-lieutenant de Lestrade était emporté, autant vaut dire, coupé en deux par un éclat d'obus de gros calibre. La mort avait été instantanée... En Egypte, son beau-père, qui déjà le chérissait comme son enfant, lui avait fait cette recommandation de l'expérience mûre et de la prudence éclairée : « Faites votre devoir, mon ami, tout votre devoir; soyez vaillant, mais soyez sage. Si je vous le dis, c'est moins en père qu'en soldat : telles sont les hautes exigences d'une discipline intelligente. » Avant tout, il avait été vaillant, bon et vaillant. En volant au feu et en serrant la main de son sergent, après avoir sans doute aperçu dans une vision rapide tout son bonheur immolé, il avait prononcé ces nobles paroles, son testament, testament d'honneur incomparable : « Nous allons à la mort ; mais c'est notre devoir, et, quand le devoir parle, on n'hésite pas ! » Parti d'ici, après avoir reçu avec une piété fervente les

sacrements, entouré de tous les siens, il était mort en bon chrétien et en bon français.

La nouvelle déchirante de cette mort fut bien-tôt portée dans notre ville, mais avec toute une série de telles contradictions, qu'on ne désespérait pas de la voir quelque jour démentie. Une enquête minutieuse fut faite par les soins de l'autorité roumaine : on acquit la pénible certitude que le valeureux soldat n'était point prisonnier en Allemagne. Mais, ne le serait-il pas dans les régions occupées par l'ennemi sans qu'il pût, de là, ainsi qu'on l'assurait, annoncer sa présence ? Faible et suprême rayon d'espoir ! On vécut ainsi pendant six mois, en gravissant un dur calvaire, dans de mortelles angoisses. M<sup>me</sup> Alexandre de Lestrade et la générale Coanda avaient enfin, par l'entremise du gouvernement autrichien, et après des péripéties inouïes, regagné la Roumanie. Tout d'un coup, on apprenait toute la navrante vérité. Un camarade de collège, tendrement affectionné, M. Aubin de Jaurias, traversant naguère un de ces coins de champ de bataille qui échappent, par la force des choses, aux soins diligents et dévoués des brancardiers, avait cru reconnaître, sous la vareuse de l'officier, la vague forme de son ami. C'était bien lui :

si sa montre et quelques bijoux avaient été pillés, du moins des médailles à son nom, sa plaque d'identité, et même, émouvant détail, une lettre à sa femme, écrite dans les moments qui précédèrent son trépas, et respectée par les intempéries de l'hiver dans le portefeuille qui la contenait, ne laissaient aucun doute. On recueillit ces déplorables restes, on les ensevelit pieusement et on les déposa à l'ombre de la croix. C'était le 20 mars. Un peu plus tard, une des tranchées construites face à l'ennemi, non loin du lieu de sa sépulture, recevait, par ordre du chef de bataillon, le nom d'Alexandre de Lestrade de Conti.

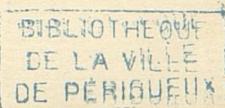
Tel est l'authentique et vérifique récit de cette jeune gloire et de cette fin poignante. Rien n'a manqué pour leur faire un attendrissement infini. Nous ne sommes pas étonné de ce propos du frère puiné d'Alexandre de Lestrade, mobilisé d'ailleurs lui aussi : « Ce n'était pas à lui d'y aller et d'y rester ! » Une exquise pitié monte tout le long de la grande route si rapidement parcourue : Périgueux, Bucarest, Le Caire, Auberive. Quel couplet, vraiment, où voisinent, coude à coude, dans un imbroglio tragique, la tristesse et la joie, le sourire et les larmes, la vie et la

— II —

mort! Le poète a raison : *sunt lacrymæ rerum*, il y a des larmes dans les choses, il y a des choses qui pleurent! Mais, quand elles sont chrétiennes, le voile du deuil se soulève discrètement, et le ciel les éclaire d'une fière et immortelle espérance!

A. MATHET.

SAINTE-JOSEPH, le 1<sup>er</sup> mai 1915.





P  
13